

# LYON ARTISTIQUE

## THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois . . . . .	4 fr.	Six Mois . . . . .	5 fr.
Un An . . . . .	8 fr.	Un An . . . . .	10 fr.

### SOMMAIRE

TEXTE. — Menus Propos de Carême  
Pierre Virès. — Pierrot et Pierrette  
(poésie), André Lénéka. — Lettre  
Parisienne, Charles Dulot. — Le Salon  
de 1900 (suite), Valbregeuse. — Les  
Noces d'Argent d'un Opéra. — Marie  
Duran. — CHRONIQUE THÉÂTRALE :  
Théâtre des Célestins — Concerts et  
Spectacles. — Chronique Sportive. —  
Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — Théâtre des Céles-  
tins : M<sup>me</sup> Marie Duran dans *Madame  
Sans-Gêne*. — Grand-Théâtre : M<sup>me</sup> de  
Vianne. — Dessin comique.



## MENUS PROPOS de Carême

**P**ROMENANT ma rêve-  
rie et mon far-  
niente l'autre jour  
au Salon de Bellecour,  
j'entendais un gourmet,  
qui était arrêté hypnotisé  
devant le beau pâté de foie  
gras de mon ami de Co-  
querel, et qui s'exclamait :  
« Non, c'est indécent ?  
Exposer ce pâté, en plein  
carême ! » Il est vrai qu'il  
n'y manque que l'odeur.  
Mais ne pourrait-on en  
dire autant de la toile trop  
suggestive de Bonnaud ?  
Que voulez-vous ; c'est une  
pénitence de plus ! La belle rivière d'Isambart n'est-elle  
pas là du reste pour nous rappeler par sa transparence aux  
réalités du jeûne ? Car, si aux uns la rivière parle d'amour,  
aux autres, elle fait rêver de matelote ; question de tempé-  
rament. Pour ma part, je ne connais aucun plat maigre  
qui vaille notre bouillabaisse au vin du Rhône, mille fois  
supérieure comme saveur et comme fumet, à la bouilla-  
baisse au safran dont s'honore à tort la Cannebière.  
Allez goûter une matelote, chez Fournier, à Condrieu !  
Entourez-là d'une grillade et d'une rigotte, avec ce beau



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

M<sup>me</sup> Marie DURAN dans *Madame Sans-Gêne*.

(Phot. REUTLINGER.)

vin généreux des côtes  
dorées par le soleil, trois  
enfants réputés du terroir,  
et vous m'en direz des  
nouvelles !

Mais voilà que moi-  
même j'enfreins la loi de  
Carême !

Adieu paouré Carnaval !

comme rythme la mélan-  
colique complainte des  
belles filles de Provence.  
Adieu même l'ami Carême :  
— je me trompe : la Mi-  
Carême — le temps des  
lippées gourmandes, des  
dances folles que l'aube  
blafarde était impuissante  
à interrompre, la saison  
des doux péchés, des crêpes  
qui sautaient dans la poêle  
comme des feuilles d'or,  
la saison des déguisements  
drôles, des masques mo-  
queurs, des bonnes aven-  
tures ! Nous touchons à la  
semaine sainte.

Ah ! il est heureuse-  
ment loin le temps où était  
puni de mort quiconque  
enfrenait la loi de Car-  
ême. Cela remonte à Char-  
lemagne, je crois. Ajour-  
d'hui nous devons à la  
grippe certains adoucisse-  
ments. Eh bien ! si nous  
étions raisonnables nous  
l'observerions volontiers  
cette loi, au point de vue de

l'hygiène. N'oublions pas le vieil adage : *La loi de Carême  
est une loi de Conservation*, et nos vieux épousseteurs de  
grimoires vous parleraient de la fameuse querelle surve-  
nue jadis à Lyon, au xvi<sup>e</sup> siècle, entre le célèbre historien  
et médecin Symphorien Champier et le non moins fameux  
Rabelais, médecin au grand hôpital de Lyon. Rabelais  
figurait dans une des dizaines du *Pennonage* de la rue  
*Du Boys* — comme qui dirait une compagnie de la garde  
nationale de l'époque — où il était le camarade de lit  
de Nostradamus, médecin lui aussi, qui était venu à

Lyon, appelé par le Consulat, pour soigner les pestiférés. Rabelais soutint, contre Champier, la thèse des végétariens contre les carnivores d'alors.

Carême! c'est le *vernissage* du printemps. Alors quel aspect charmant offrent nos quais, tandis que trotinent nos petites ouvrières et nos jeunes ménagères accortées dans des amoncellements de légumes d'un merveilleux coloris. On passe, du vert tendre de la chicorée, au rouge orange de la carotte. L'épinard étale son vert rugueux, à côté de la nacre du haricot mélomane, qui rappelle ce quatrain classique :

Lorsque Dieu créa toute chose  
A chacune il fit la leçon.  
Il dit : Sois parfum ! à la rose. —  
Et dit au haricot : Sois-son !

Dans nos halles quel grouillement de marée! Quelle orgie d'écaillés! La morue s'étale langoureuse, à côté de l'huître perlée. La sole, au ventre rosé, fait concurrence au barbot ou à la truite : plus loin le férat genevois conte fleurette à la langouste amoureuse; tandis que, dans son tonneau, le *gendarme* se prélassa, dans sa cuirasse d'airain.

Et tout cela, mon camarade,  
Salé, fumé, roux, fauve et brun;  
Le soleil, l'eau, l'air de la rade,  
Le vent, l'embrun,

Tout cela se fond et s'arrange,  
Avec la patine des ans,  
En un riche métal étrange  
Aux tons luisants.

Et dressé sur ton sol robuste,  
Ton vieux museau de mathurin  
Resplendit pour moi comme un buste  
D'or et d'airain.

Ainsi, chante Richépin, dans son poème de la *Mer*, le hareng saur, ce philosophe trop dédaigné de la table du riche.

Vous voyez bien que le carême a du bon! On y fait maigre chair; on l'assaisonne de bons mots.

Mgr Fesch, voulant un jour *pousser une colle* à un jeune élève du grand séminaire de Lyon, lui demanda si l'on pouvait boire un bol de bouillon un jour d'abstinence :

— « *Distinguo*, Monseigneur, répondit le séminariste. Si c'est celui de votre cuisine, non, assurément. Si c'est celui du séminaire...? »

Qui fut *collé*? On dit que ce fut le Cardinal.

Pierre Virès.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**  
VALS  
DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE

## Pierrot et Pierrette

Dans un petit nid, Pierrot et Pierrette,  
Deux jolis moineaux, devisaient tout bas.  
Ils s'étaient unis dans une amourette,  
Et depuis s'aimaient sans autre embarras.  
Ils avaient passé l'hiver sans richesse,  
Souvent ayant froid, souvent ayant faim,  
N'ayant pour souper qu'ardente tendresse  
Et pour se couvrir que leur duvet fin.

Le printemps venu, Pierrot et Pierrette,  
Amoureux tous deux, comme au premier jour,  
Avaient rebâti leur pauvre chambrette,  
Bien endommagée avant ce retour.  
Or, ce matin-là, Pierrot était triste  
Et fixait, en face, un beau canari :  
« Vois comme il est fier ce capitaliste,  
Comme il est logé, comme il est nourri !

« Je voudrais, disait Pierrot à Pierrette,  
Te donner sa cage et son gros biscuit,  
Tu serais bien mieux, frêle mignonnette,  
Dans son grand lit chaud pour dormir la nuit.  
Et puis, je vois bien, plus je l'examine,  
Cet oiseau superbe en habit doré  
Qu'il a plus que moi riche et fraîche mine,  
Car il n'a jamais, oh ! jamais pleuré !

« — Tais-toi, mon Pierrot, répondit Pierrette,  
N'as-tu pas, pour moi, richesse et beauté.  
Richesse d'amour pour ta bergerette;  
Et n'avons-nous pas, tous deux, liberté!  
Liberté d'aimer, c'est un don suprême  
Qui vaut cent fois mieux qu'une cage d'or !  
C'est devant le ciel que vraiment l'on s'aime,  
Et que le baiser prend tout son essor ! »

André Lénéka.



## LETTE PARISIENNE

M<sup>lle</sup> Henriette Fouquier à la Comédie-Française. — *Poils de Carotte*, de Jules Renard. — Otero et Guerrero. — *La Flamenco*.

Le dernier événement théâtral, c'est l'entrée de M<sup>lle</sup> Henriette Fouquier dans la troupe de Molière. La très jolie fille de notre confrère du *Figaro* ne devait paraître que dans quelques mois sur la scène de la Comédie et débiter en même temps que M<sup>me</sup> Second-Weber, dans *Bataille de Dames*. Mais l'affreux hasard de la mort de Jane Henriot ayant laissé un vide dans l'interprétation de *Diane de Lys*, la future débutante a fait la gracieuseté à la Compagnie qui allait l'accueillir d'accepter ce rôle.

Ce n'était donc pas un début — celui-ci restant fixé à la première date — mais une simple apparition; la salle de l'Odéon n'en fut pas moins le jour de la reprise de *Diane de Lys*, celle des grandes premières du Théâtre-Français.

C'est au troisième acte que Juliette de Lussieu, le personnage que tient M<sup>lle</sup> Fouquier, arrive avec sa mère chez la comtesse de Lys. M<sup>lle</sup> Fouquier, grande et fine dans les flots de gaze blanche de sa toilette de soirée 1845, son beau profil de médaille syracusaine encadré dans une chevelure brune et le front ombragé de touffes de fleurs, a fait sensation. Elle a même trop d'allure, une trop haute distinction pour une ingénue, et elle semble surtout désignée pour le rôle de grande coquette. Elle s'est tirée sans embarras de la situation embarrassante que lui faisait la curiosité sympathique du public, fixée tout entière sur elle tant que M<sup>lle</sup> de Lussieu est restée en scène pour son petit rôle, et elle en a dit les quelques phrases avec un gracieux naturel.

Mais ce qui plus que tout peut-être, plus que sa beauté et son charme faisait plaisir en elle, c'est qu'il rayonnait de toute sa personne la joie ferme et haute d'entrer dans un idéal rêvé. On l'attendra à ses vrais débuts avec toute l'attention que mérite une aussi évidente vocation.

Comme on était venu pour elle, la salle s'est un peu dé-

garnie après sa sortie de la scène. Et pourtant combien M<sup>lle</sup> Bartet fut délicieusement enjouée, et fière, et tendre et parfaite. Pour elle on eût dû rester jusqu'au bout à cette un peu insipide représentation.

Profitant des loisirs de cette semaine, j'ai revu *Poil de Carotte* au Théâtre-Antoine. La pièce fait doucement sourire et pleurer. La douleur du petit bonhomme roux émeut et charme plus encore au théâtre que dans le livre. Elle prend devant la rampe une force nouvelle, plus « ramassée », si j'ose dire, et plus synthétique. L'auteur du reste ne s'est pas contenté d'extraire, il a construit une chose nouvelle, avec exposition, action, dénouement.

Poil de Carotte est chez ses parents en vacances. Il est seul. Pour « se distraire », il bêche, il sarcle les pavés de la cour. Une bonne vient, une nouvelle bonne. Elle doit se présenter à M<sup>me</sup> Lepic. « M<sup>me</sup> Lepic est sortie, dit Poil de Carotte, mais, attendez-là un peu, elle ne tardera pas à revenir ». La conversation s'engage. Poil de Carotte explique à la servante toute la besogne de la maison, ce qu'ils « feront ensemble ». La bonne s'étonne, « Vous, monsieur... Poil de Carotte, est-il possible ? » — « Mais oui, ça m'amuse, je n'ai rien à faire... et puis ça fortifie. »

Donc Poil de Carotte se familiarise fièrement avec la domestique, la met au courant des êtres de la maison. Elle et lui sont destinés à vivre ensemble, à sacrifier aux mêmes besoins nécessaires, mais le petit bonhomme a sa fierté. Hélas ce n'est pas une fierté de patron — sa mère ne le lui permettrait guère et puis la fille verrait bien vite — mais il se rattrape grâce à une fierté d'homme, sa fierté de petit mâle : « Par exemple Annette c'est moi qui tire les seaux du puits... tenez vous allez voir... tant que vous voudrez » Et il se redresse. N'est-ce pas charmant, tendrement subtil et si triste ! Toute la pièce est ainsi.

M<sup>me</sup> Lepic, on le sait, martyrise son petit garçon. Sa sournoise douceur est comme tartinée de férocité. L'aime-t-elle ? Oui, peut-être. Elle l'aime comme un objet à elle, bien à elle, qu'elle s'est habituée à dorloter de méchanceté. Elle ne saurait en tout cas manquer une occasion de le torturer ; et Poil de Carotte a pris la mauvaise habitude de se laisser faire...

Ainsi M. Lepic avait dit à Poil de Carotte qu'il l'emmènerait à la chasse. Poil de Carotte s'en réjouissait. M<sup>me</sup> Lepic survint et dit : « Non ». Que faire ? Mais la bonne Annette, qui s'attachait à son petit maître, alla dire au grand toute la vérité. Une explication s'ensuivit entre Poil de Carotte qui voulait quitter la maison paternelle et son père qui ne veut point l'écouter. Leurs deux âmes s'entr'ouvrirent, s'expliquèrent, se comprirent... Poil de Carotte s'aperçoit que son père l'aime. Il sent qu'il y a « quelque chose à faire » de ce côté. Il exagère volontairement, il cabotine, cela en vaut bien la peine. Il y a là une affection à gagner.

Et c'est tout... Mais ce petit drame est tout palpitant d'émotion de la vie quotidienne, de la vie familiale où l'on peut vivre des années côte à côte et s'ignorer, se mépriser, sans vouloir se comprendre. Les trois Lepic sont trois caractères complets — œuvre de psychologue, — et la tristesse du petit Lepic qui reconquiert son père est un doux chant ardent et plaintif, œuvre de poète. Et M<sup>me</sup> Lepic qui rentre seule chez elle ; la maison, désormais divisée en deux camps (les bons l'emporteront), tout cela satisfait par son heureuse symétrie — œuvre d'auteur dramatique.

Cette comédie de Jules Renard obtiendra un grand succès. Elle le mérite bien.

Otero s'offusque paraît-il de l'apparition de la belle Guerrero — et elle s'en prend à M. Marchand à qui elle fait un procès.

Le gagnera-t-elle ? Ne le gagnera-t-elle pas ? Peu nous chaud. Car ce n'est pas l'issue de ce procès qui peut nous priver de la nouvelle danseuse.

C'est dans *Flamenca*, pantomime jouée aux Folies-Bergère, qu'a paru ces temps-ci, aux côtés de l'incomparable Severin, cette danseuse, la belle Guerrero, une fleur superbe et expressive d'Andalousie. Et comme l'on comprend, la voyant se trémousser, délicieusement nerveuse et souple, l'inquiétude où peut être Otero, jusque-là sans rivale... Elle a le diable au corps cette Guerrero, c'est du feu, une flamme, quelque chose qui pétille et qui scintille... Oh ! qu'elle est un agréable spectacle.

La pantomime qui nous vaut cette nouvelle étoile est des plus curieuses. Elle est tout animée et égayée par les danses de gitanos et de matadors, longs et maigres garçons qui dérident et charment en animant simplement d'authentiques Goya, d'imprévues attitudes comiques qui passent et qui repassent en s'allongeant comme des belettes peureuses, sournoises et moqueuses.

A vrai dire, de ces longs flandrins, un, particulièrement, étonne. Il s'avance celui-là, svelte, fou, sans taille, la croupe soudainement élargie et comme une Salomé, il se met d'abord à osciller, en balançant seulement les hanches. Mais brusquement une gaieté folle, un rire muet et inextinguible anime ce gitano ; et le voilà parti à remuer, à sauter, à se démener et à se trémousser, en flagellant de claques ses jambes, en les activant sans relâche comme de puissantes et alertes bielles. C'est fou et comique à la fois ; il y a chez ce danseur du clown, du sorcier et de la fille de luxure ; il cabriole et il inquiète ; et, girant, virant il est toujours en équilibre, car sur un arrêt sec de l'orchestre, il retombe droit les pieds joints, les mains fixes.

La salle naturellement applaudit à tout rompre... Allons, les théâtres exotiques de l'Exposition sont assurés d'avoir du succès !

Charles Dulot.



## Le Salon de 1900

LA PEINTURE DE GENRE (suite).

*Saint François d'Assise*, de M. Paupion, qui paraît, à première vue, essayer un nouveau procédé de pêche, n'en fait rien en réalité, et se borne à charmer les poissons de la mer qui apparaissent en foule, les museaux attentifs, formant le cercle. Le seul intérêt est dans la tête du saint, qui se dégage attachante dans la froideur de cette toile glacée.

Dans le *Sacrifice d'Abraham*, de M. Contini, d'une tonalité malheureuse, et qui ne vaut que par une bonne facture, on remarque avec surprise l'air de placidité béate du père et du fils ; une telle impassibilité dans une scène pareille n'est autre chose qu'un inexorable contre-sens.

Nous nous arrêtons avec un vrai plaisir artistique devant la *Rencontre d'Eliezer et de Rébecca*, de M. Deygas, où la lumière vespérale dans laquelle se meuvent les personnages les inonde de violet, tandis que les cimes des montagnes resplendissent sous les feux du soleil couchant. De l'ensemble s'exhale une impression de mélancolique et harmonieuse grandeur.

Comme peinture pastorale inspirée de l'antique, il y a à signaler une très sémillante *Idylle* de M. A. Hirsch, doucement attendrie dans la gaieté d'une lumière blonde, de toute la grâce fraîche de la conception grecque, et saisissante par la joliesse de son naturel.

Pour cette parfaite pénétration du génie artistique de l'Hellade, nous adressons à M. Hirsch, l'excellent interprète de Théocrite, nos vives félicitations.

La femme nue (*Baigneuse*) de M. A. Raynaud n'est pas de moindre galbe cette année que les précédentes : toujours la même richesse et la même pureté de formes dans la chaleur du ton. Vue

de dos, elle s'enlève supérieurement, en puissant relief, sur un fond de bosquet aux feuillages vaporeux de nuance éteinte.

Nous en finissons avec le genre religieux devant un morceau d'un art d'élite, qui s'impose à l'admiration par tout ce qu'il contient d'énergie et d'autorité : nous voulons parler de la *Sainte Hélène*, de M. Gabriel Villard.

N'est-ce point un impénétrable mystère que la sérénité solennelle de ce beau front auréolé ? Dans l'adorable finesse de ces traits, dans la ligne de ces mains pâles, n'y a-t-il pas l'essence de quelque sur-humaine beauté ?

La tonalité effacée de la couleur, aux jeux savants et délicats, accentue encore le caractère de cette séraphique physionomie.

Habités dès longtemps aux effets élyséens de notre grand peintre F. de Bélair, nous ne nous étonnerons point de le retrouver fidèle à son rêve dans ce poétique bois sacré, où la Muse aux cheveux d'or tient sur un bras la classique phorminx, en levant l'autre vers le ciel (*Crépuscule*).

Une profonde émotion palpète dans cette grandiose scène mythologique, s'ouvrant sur le bord de quelque Hippocrène au milieu des jeunes fûts sveltes caressés par les obliques lueurs du soleil et dont un écran de cyprès souligne au fond l'élégance, sous le crépuscule qui tombe à l'horizon des montagnes bleues, où le soleil rosit encore les rochers.

Une observation des plans d'une merveilleuse exactitude, un dessin plus souple que celui de Puvis de Chavannes, l'expression rendue du génie grec dans la vision de ses vibrantes campagnes, un jeu prestigieux de couleur, tels sont les titres qui font de cette impressionnante toile, sans contestation possible, un des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Où nous nous trompons fort, ou cette magistrale page allégorique ne manquera pas d'être l'objet d'une insigne distinction.

Nous conseillons à nos lecteurs de regarder l'œuvre de M. F. de Bélair d'un peu loin, de façon à mieux comprendre la puissante harmonie de l'ensemble.

*Méditation*, de M. Voguet, se présente non sans style dans la fine douceur de sa teinte.

Le nerf de la peinture, la rigueur de la ligne, la richesse du coloris, éclatent avec brio dans l'envoi de M<sup>lle</sup> Gabrielle Hirsch, (*Maharbah*). Cette femme au hardi visage, fièrement campée, nous paraît rendue avec une vigueur et un accent peu fréquents sous un pinceau féminin. Une des meilleures reproductions de « types » du Salon.

La composition de M<sup>lle</sup> A.-M. Esprit, vrai peintre d'histoire et qui vise toujours haut, dépasse cette année, en valeur et en intérêt, ses précédentes œuvres, qui étaient déjà si recherchées des connaisseurs. (*Le Fil de la vie*).

Les trois Parques sœurs manient, le faisant filer entre leurs doigts légers, le lin tenu par lequel fuit la misérable existence des mortels : groupe très bien compris, suivant fidèlement les données de l'antique et témoignant grandement en faveur de l'érudition de l'auteur.

Atropos, l'aînée, trône en reine entre ses deux jeunes et jolies cadettes : sa face aux traits rigides est marquée de l'impassibilité de la fatalité : c'est elle qui coupe le fil.

On comprendrait que dans ce métier elle ressemblât plutôt à une Harpie qu'à Vénus Anadyomène : le bon goût de l'artiste a su faire ce visage verdâtre, aux yeux vides, ni beau ni laid, mais tragique de rendu.

Entre la tête d'Atropos, sèche et diaphane, et les florissantes mines de ses gracieuses sœurs, le contraste indiqué par la tradition est traduit d'une façon parfaite ; le lieu où se trouve le bureau où a lieu la sinistre formalité est assez congrûment horrible. Effet symbolique juste, dans une touche vive et énergique.

Du distingué professeur J.-B. Poncet, deux remarquables envois montrant sa perfection académique si connue et si admirable : *Bacchus couronnant Ariane*, aux chairs ambrées, dans la grâce d'une molle attitude, tandis qu'un petit Amour coquin, tendant son arc à trois pas de là, la vise traitreusement au cœur ; une *Jeune femme grecque*, d'une correction impeccable et d'une inspiration très élevée.

La *Baigneuse antique*, de M. Mestrallet, est une œuvre bonne et habilement peinte, dans une imitation intelligente de la manière de Poussin et de tels autres inoubliables ancêtres de nos jeunes écoles. Scène composée à souhait pour l'art, avec au premier plan la propice pénombre, au fond un horizon intéressant et fuyant bien, révélant une entente parfaite des valeurs. Dans le chaud coloris de l'ensemble, la belle baigneuse se fond bien ; à peine pourrait-on lui reprocher un peu de lourdeur. Excellente toile, au demeurant, où l'on remarque en outre de hardis et curieux effets d'eau.

De M<sup>lle</sup> Robert, une *Gilana*, d'une note excellente, avec un regard déconcertant. Chaudement peint.

La *Carmen*, de M<sup>lle</sup> Næj, est de beaucoup supérieure à son *Portrait de M<sup>me</sup> G.*, dont nous avons parlé élogieusement du reste. Cette séduisante personne rappelle trait pour trait la physionomie de la coquette cigarière sévillane, telle que nous l'a décrite le célèbre auteur de ce conte charmant. Prosper Mérimée se réjouirait à voir un pareil portrait de la folle amoureuse de Don José. Peinture de beaucoup d'accent et de saveur, exprimant bien l'indicible grâce du visage. Très réussi également, piquant les cheveux de jais à

reflets bleus, le bouquet de fleurs de pourpre flamboyant.

*Etude de plein air*, de M<sup>lle</sup> E. Dorel, est une jolie toile, où une charmante jeune femme, sous les rayons du soleil illuminant les verdure d'un chemin rustique, se dessine avec une lettre déployée qu'elle lit, sous les jeux les plus délicats et les plus fantastiques de la lumière, étudiés minutieusement par l'artiste avec une rare conscience et un bonheur de rendu saisissant.

M. L. Brunard, dans la *Bonne de l'antiquaire*, nous présente une scène d'une belle justesse d'expression ; cette jeune servante, qui tient au bout de ses doigts avec une visible complaisance un des trésors de son maître, un collier de sequins dont l'or fauve luit sous le jour cru, nous charme en tous points. Le relief des accessoires, d'une touche solide, fait valoir la physionomie de l'ensemble, où un éclairage habile est mis au service d'un sujet heureusement trouvé ; à peine pourrait-on souhaiter une tonalité un peu plus chaude à ce très intéressant morceau.

*Georgette et Roger M.*, de M<sup>me</sup> Madeleine Bonnet, sont deux gracieux enfants luisants de santé, dans une gamme claire et vivante de nuances ; quelque sécheresse peut-être dans la ligne du reste excellente, laquelle passe inaperçue dans l'éclatante joliesse de cette composition.

M<sup>me</sup> M.-A. Lucas-Robiquet nous montre la nature africaine en beauté dans un *Soir à Négrine*, page d'une couleur locale sentie,



GRAND-THÉÂTRE  
M<sup>me</sup> de VIANNE

pleine de caractère et de style. Dans la gradation des tons, la physionomie générale se dégage, d'une puissante impression : le désordre des palmiers et des roches au premier plan, la sérénité de la vaste mer bleue qui fuit, sombre, à l'horizon.

Un peu pâlottes sont les *Provisions du matin*, de M<sup>me</sup> M. Fauron, scène cependant d'un goût très délicat, où le sentiment de l'auteur attire et force la sympathie.

De M. Kowalski, *Solitude*, fine silhouette de jeune femme en pleine campagne, avec un harmonieux effet de toilette et un joli mouvement; d'un très bon dessin et d'une très grande distinction.

De M. L. Jourdan, *Avant la nuit*, étude réussie, avec des ombrages magnifiques.

De M<sup>me</sup> E. Berger, une *Vue du Caucase*, largement peinte dans la pâte, avec les énergiques saillies des tons, donnant de l'âpre nature montagnaise une interprétation virile, montrant un éloignement de toute mièvrerie, qui font honneur à un pinceau féminin.

M. Bonnardel a une *Etude* de cette intensité d'expression et de finesse adorable de peinture qui sont le propre de son talent. Son autre envoi est ce très intéressant tableau d'histoire que constitue *Une séance au Conseil municipal de Lyon*.

La précision du dessin, la parfaite ressemblance des personnages, l'heureuse application, si difficile, de l'éclairage de la salle par le verre dépoli à un sujet si complexe et si délicat, le tour de force de travail et d'exactitude qu'il y a dans cette œuvre, tels sont les principaux mérites de cette toile, célèbre longtemps avant l'ouverture du Salon, du jeune et distingué artiste Alexandre Bonnardel. L'intérêt et l'émoi de la foule qui se presse constamment devant cette vaste composition lui marque chaque jour la mesure de son succès.

*Un Ménétrier*, de M. Grison, se détache rempli d'accent dans sa physionomie incisive : nerveux à souhait.

M. Tony Tollet, dont nous avons déjà signalé une jolie carte de visite, ne nous en envoie guère qu'une autre dans un second *Portrait*, qui reste de toute sa marque néanmoins. Notre excellent maître lyonnais, dit-on, est trop occupé à de plus vastes travaux et n'a songé qu'en second lieu au Salon.

(A suivre.)

**Valbregeuse.**



## Les Noces d'Argent d'un Opéra

Le vingt-cinquième anniversaire de la création de *Carmen* a passé complètement inaperçu. Personne n'a songé à en faire mention; l'Opéra-Comique n'a point célébré cet événement, ainsi qu'il eût convenu, par une belle représentation du chef-d'œuvre de Bizet; les journaux, dans leurs éphémérides, n'ont point rappelé la naissance de cette incomparable comédie musicale; et, nous-même, nous avouons à notre grande confusion qu'il a fallu l'article enthousiaste publié, ces jours-ci, par un confrère allemand pour nous faire souvenir que le mois de mars de l'année 1875 avait vu la première représentation d'une des œuvres les plus hautes de la musique de ce siècle.



- As-tu entendu?  
- Oui, on a crié au secours, c'est de ce côté.  
- Allons voir.



- Tiens, regardes donc comme il donne les coups de poings.  
- On voit bien qu'il ne connaît pas la boxe.



- Ce n'est pas comme ça qu'on fait épée de moule!



C'est comme ça!



- Dis donc, je ne le vois plus.  
- Moi, non plus.  
- (Ensemble) - L'animal, il s'est sauté.



- Sauvons-nous aussi alors, on pourrait croire que c'est nous qui avons assomé le bourgeois!

Il faut bien l'avouer, ce n'est point sans mélancolie que l'on évoque cette première représentation où le « goût parisien » se trompa si singulièrement, si complètement sur la création qu'on lui soumettait. Bizet avait une réputation sérieuse; mais la critique se méfiait de lui à cause de ses « tendances wagnériennes ». Il ne cachait pas, du reste, ses préférences pour certains maîtres allemands; il appelait Beethoven « le Titan, le Prométhée de la musique ». Il osait avouer son admiration pour Wagner, librement, ouvertement. Il adopta le *leitmotiv* pour *Carmen*, — bien discrètement; — un thème *andante moderato* suit l'héroïne dans toute l'œuvre.

Tout cela constituait des charges accablantes contre le pauvre musicien; il reniait les traditions nationales. La critique l'exécuta avec un ensemble presque unanime. Le public parisien, — qui à la fin du siècle dernier avait si merveilleusement compris du premier coup l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, — approuva la critique. L'insuccès fut complet. Au mois d'octobre suivant, le directeur du Locle reprit *Carmen*; on donna treize représentations; puis la pièce disparut de l'affiche pendant huit ans, profondément oubliée et dédaignée de la masse...

Pendant ce temps, elle faisait son tour d'Europe. Son succès devint considérable à partir de l'année 1800. *Carmen* fut alors chantée à Berlin avec un immense succès par la Lucca, qui la fit triompher définitivement. Bizet, hélas! était mort sans avoir assisté à cette réparation. Sa vivante et passionnée Zingarella voyageait partout, acclamée en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Belgique, populaire en Amérique. Paris seul s'obstinait à lui interdire ses scènes lyriques. Enfin, après huit années d'exil, Carvalho, timidement, lui ouvrit les portes de son théâtre. Que penserait son public distingué et familial de cette libre enfant de la bohème! L'excellent homme en tremblait. Il engagea donc, pour chanter *Carmen*, M<sup>me</sup> Isaac, artiste correcte, mais réservée et bourgeoise qui atténua la vie du personnage au point de l'enterrer définitivement. Mais, au bout de quelques représentations, Galli-Marié reprit son rôle. Cette fois on comprit l'ouvrage et l'interprète. Ce fut du délire. La Carmencita devint l'enfant choyée de Paris et le nouvel Opéra-Comique possède sa statue dans l'escalier d'honneur.

Un certain nombre des critiques qui ont autrefois accablé Bizet vivent encore. Il serait cruel de leur rappeler leur prose. Que ne va-t-on les interviewer pour leur demander ce qu'ils pensent aujourd'hui de *Carmen*? Sont-ils convaincus à présent que nulle œuvre ne fût plus française, plus opposée au génie de Wagner, malgré quelques emprunts de forme, et approuvent-ils Nietzsche quand il écrivait: « Qu'une pareille œuvre perfectionne! On devient soi-même chef-d'œuvre! Toutes les fois que j'ai entendu *Carmen*, je me suis apparu plus philosophe, meilleur philosophe qu'auparavant... Je deviens aussi meilleur musicien, meilleur auditeur. Bizet me rend fécond. Tout ce qui est bon me rend fécond. Je n'ai pas d'autre gratitude, pas d'autre preuve non plus de ce qui est bon. »

## Marie Duran

Marie Duran, dont nous sommes heureux de pouvoir ici offrir l'image à nos lecteurs, a joué mercredi le rôle de la Maréchale dans la reprise de M<sup>me</sup> Sans-Gêne aux Célestins.

Nous croyons l'occasion bonne pour essayer d'esquisser la physionomie de la charmante artiste.

Marie Duran est une fine et spirituelle petite Parisienne qu'une irrésistible vocation entraîna vers le théâtre et qui y apporta de grandes et précieuses qualités: un joli visage, une taille élégante et une voix admirable. Oh! son art comme elle l'aime, ses rôles comme elle les travaille! Son unique préoccupation est de bien se pénétrer de la pensée de l'auteur qu'elle interprète, elle vit les personnages

qu'elle nous présente à la scène. Si vous la voyez triste et mystérieuse, c'est Francillon ou Dora que vous avez devant vous, si, au contraire, elle vous apparaît gaie, riieuse, légèrement évaporée, ce soir-là, elle est Cyprienne de *Divorçons* ou Norah de l'*Ainée*. Quand ses yeux se font câlins, c'est qu'à ce moment elle incarne l'exquise Claudine d'*Amants* ou *Amoureuse* de M. de Porto-Riche.

Dès sa prime jeunesse, Marie Duran possédait déjà ce tempérament dramatique que nous admirons tant. Elle n'avait pas quatorze ans quand ses dons très rares attirèrent l'attention de Sarah Bernhardt qui lui confia le rôle de Malcolm fils du roi, dans *Macbeth*, et la mignonne Marie Duran trouva moyen de se faire applaudir aux côtés de son illustre directrice.

Peu après, engagée aux Variétés, Marie Duran se distingua dans les rôles d'ingénue. Quand elle remplaça Réjane dans *Ma Cousine*, ce fut pour elle l'occasion d'un véritable triomphe qui consacra, d'un coup, sa réputation. Après plusieurs créations, elle est prêtée à l'Ambigu, où elle joue Gigolette. Voici ce que dit Francisque Sarcey: « Marie Duran joue avec une ardeur et une sûreté merveilleuse; elle sait son métier comme personne; elle dit juste et avec force, sa voix est très pure; il faut la mettre hors de pair. » Henry Fouquier louait l'intelligence et le naturel parfait de la comédienne. Hector Pessard célébrait son entrain endiablé, sa verve, son souci du détail.

La création de M<sup>me</sup> Sans-Gêne mit le sceau à sa réputation, Marie Duran retrouvera aux Célestins le succès qui l'a saluée partout où elle a joué le rôle charmant de la Maréchale duchesse de Dantzig.



## Chronique Théâtrale

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

#### Reprise de « Madame Sans-Gêne »

M. Sardou est sans conteste un des maîtres du théâtre contemporain. Si vingt œuvres célèbres sorties de sa plume ne venaient attester sa fécondité autant que son ingéniosité, M<sup>me</sup> Sans-Gêne suffirait à donner une preuve de son étonnante adresse.

La pièce, alerte, vivante est équilibrée sur une pointe d'aiguille, sans que l'intérêt, rehaussé par de piquants hors-d'œuvre ou d'amusants épisodes, languisse un seul instant.

Il faut dire que l'auteur connaît l'art d'amalgamer savamment une donnée historique et une action fictive et qu'il sait évoquer le passé prestigieux d'une époque légendaire, rappelant dans de fantaisistes anecdotes, son caractère héroïque et glorieux, et laissant prudemment dans l'ombre les âpres souvenirs d'une période de despotisme impitoyable.

Les deux principaux rôles de *Madame Sans-Gêne* ont trouvé aux Célestins une interprétation tout à fait remarquable. M<sup>lle</sup> Marie Duran est une fine et charmante comédienne qui incarne avec beaucoup d'esprit et de naturel le personnage de Catherine, la blanchisseuse devenue duchesse. La scène où la maréchale s'initie aux belles manières de la cour, celle qui lui fournit l'occasion de dire leur fait aux sœurs de l'Empereur, la scène encore de la lettre écrite sous la dictée de Fouché ont valu à l'aimable artiste des applaudissements mérités.

Pour M. Duquesne, tout éloge peut paraître superflu; un artiste de talent qui, stylé et façonné par l'auteur, a joué près de mille fois un rôle capital, en arrive à le personnifier avec une maîtrise et une sûreté qui lui permettent de donner vraiment l'illusion de la réalité. Tel est le cas de M. Duquesne, qui fait revivre le masque césarien et prête à tout le rôle un relief saisissant.

Le reste de l'interprétation est des plus satisfaisants avec M. Arnaud, plein de feu et de jeunesse dans le personnage de ce soldat de fortune, loyal, rugueux et fruste, qu'était le maréchal Lefebvre. M. Chamby trace une silhouette de Fouché peut-être un peu paternelle et M. Coste joue avec sa conscience ordinaire le rôle ingrat de Neipperg.

M<sup>mes</sup> Gondy et Peugeot portent avec infiniment d'élégance les somptueuses toilettes des sœurs de Napoléon et l'éclat de cette intéressante reprise est rehaussé par le goût et l'exactitude des meubles, des costumes et des accessoires dans lesquels revit le décor de la légende impériale.

Le public des soirées de gala a revu avec plaisir la jolie comédie de M. Sardou, qui ne peut manquer de retrouver le succès qu'elle obtint à sa création.

**CRÈME SIMON** sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable CRÈME SIMON.



## Concerts et Spectacles

**Eldorado.** — Un nouvel et franc succès à enregistrer! *Ohé! Vénus!* pièce fantaisiste à grand spectacle, dans laquelle, plus heureusement que jamais, s'est jouée la verve de P. L. Flers a été, en effet, accueillie par les applaudissements unanimes d'une salle réellement embellie.

Il faut dire que si la donnée de cette fantaisie sort de ce que l'on voit d'ordinaire dans nos music-hall; M. Jean a eu la main heureuse dans le choix des artistes auxquels il a confié les principaux rôles. M<sup>me</sup> Delmai, dans celui de Vénus qu'elle incarne à ravir, possède une voix charmante, bien timbrée et qu'elle conduit avec un art parfait. Amelet est un Cupidon de *primo cartello* et dans son duo, au deuxième tableau, avec Marinette (M<sup>lle</sup> Bailly) qui l'a d'ailleurs admirablement secondé, il a absolument enthousiasmé le public. A côté de ces trois protagonistes en vedette, nous devons féliciter M<sup>lle</sup> Werther, ravissante dans le rôle de Bijou, Boisse, toujours consciencieux, M<sup>lles</sup> Liane Rose, Denance dont les progrès promettent beaucoup. M<sup>me</sup> Dartigues en doigt de cour, on lui en ferait volontiers deux, Courvil, etc., etc.

Nous n'aurions garde d'oublier M. Gerin fils, l'aimable chef d'orchestre dont la collaboration intelligente a contribué au succès de la soirée.

**Casino des Arts.** — Le bénéfice de M. Wasser, le compère de la presque centenaire revue, *Ohé! les Gones*, a été l'occasion pour le public, de témoigner à ce vaillant et excellent artiste toutes ses sympathies. La soirée n'a été qu'une suite ininterrompue d'applaudissements et de bravos.

**Scala-Bouffes.** — Après Régiane, dont le succès a été des plus vifs, M<sup>lle</sup> Abdalla, que le public Lyonnais connaissait déjà et qu'il a accueillie par ses applaudissements, le répertoire de cette artiste étant de plus en plus suggestif et exhubérant. *Le Pompier de Rochecardon* termine agréablement le spectacle.

**Cirque Nancy.** — Tous les soirs, à 8 heures et demie, jeudis et dimanches, à 3 heures, représentations équestres, toutes terminées par : « Au Vélodrome », divertissement nouveau, avec valse mondaine, match de Polo à bicyclette et courses de vitesse sur la piste, transformée en Vélodrome. Au programme : les Secchi, gymnastes aériens; les frères Rhoda, équilibristes de force; la famille Powell-Cottrell, les Agosti, acrobates, etc., etc.



## Chronique Sportive

Aujourd'hui, le Football-Club, vainqueur, dimanche dernier, du Stade grenoblois, se rencontrera sur son terrain, au Grand-Camp, avec le Racing-Club de France, venu de Paris pour se mesurer avec nos athlètes lyonnais. Le vainqueur de ce match disputera, à son tour, à Paris, le titre de champion de France au Stade bordelais.

~ Samedi dernier, l'Union Vélocipédique Lyonnaise a donné son banquet annuel, suivi d'un bal fort animé, dans les salons du restaurant Monnier. Le succès de cette double fête a été des plus grands et fait honneur à ses organisateurs, surtout à M. Roussillon, l'actif et dévoué président de l'O. V. L.

~ Mercredi s'est disputée à Salon la coupe provinciale réservée aux sociétés d'automobile du Sud-Est. Le mauvais temps a nui à cette première grande manifestation officielle de l'automobilisme dans notre région. Nous en donnerons les résultats dans notre prochain numéro.

~ Une nouvelle Société hippique vient de se former pour nous doter de réunions suivies sur un hippodrome à créer. Ces réunions seront mixtes et la première, dit-on, aura lieu pour la Pentecôte. Nous souhaitons que cet essai réussisse et nous pousserons à la roue pour faire aboutir les efforts de sportsmen dévoués et intelligents.

## Echos et Nouvelles

~ **Les embellissements de Lyon.** — On ne saurait trop encourager toutes les initiatives privées ayant pour résultat de vivifier encore plus notre mouvement commercial, augmenter l'animation de nos rues, leur donner plus d'éclat et contribuer ainsi à la richesse en même temps qu'à l'embellissement de notre ville. Voilà pourquoi il convient d'applaudir aux efforts faits par l'administration des *Grands Magasins des Cordeliers* pour nous montrer les ressources infinies de leur vaste emporium, l'immense variété des articles qu'il contient et nous prouver ainsi que, si nous le voulons, nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, vivre de notre vie propre et n'avoir plus à demander à Paris que ce que cette ville seule peut donner, l'élan initial.

Il est certain que les *Grands Magasins des Cordeliers* ont été aménagés avec une telle entente de ce que demandent de tels établissements qu'il est difficile de trouver, à Paris même, d'aussi heureuses dispositions de local et de situation, pour faire ressortir l'harmonieuse diversité des étalages. Il est certain également qu'il y a là une recherche de réclame, très légitime d'ailleurs. Il n'en est pas moins vrai cependant que la place des Cordeliers, si triste et si morne les jours de fête, dès que vient la nuit, puise, dans les fréquentes expositions toujours organisées avec tant de goût par les *Grands Magasins des Cordeliers*, un regain de vie, un mouvement tout à l'avantage de cette partie de notre ville peu animée le soir, il faut bien l'avouer.

Grâce aux *Grands Magasins des Cordeliers*, la rue Président-Carnot prend le dimanche, un air *rue de la Paix* des plus élégants; la rue Champier elle-même voit circuler une foule que l'on croyait presque impossible d'y attirer. Il était facile de s'en rendre compte, il y a huit jours, à une heure déjà avancée de la soirée, ce qui n'est pas fait pour nous être indifférent, nos sympathies et nos encouragements allant à tous ceux qui favorisent un mouvement de décentralisation dont notre cité ne peut que profiter.

Nous félicitons donc, sans réserve, les *Grands Magasins des Cordeliers* d'être parvenus, en si peu de temps, après une tourmente oubliée aujourd'hui, à une prospérité indéniable. C'est plaisir, en passant, de sentir que la vie, une vie intense, anime cette vaste ruche: c'est plaisir aussi d'avoir à constater qu'un même souffle, une même ambition meut direction et personnel et que tous, depuis le chef jusqu'à l'employé le plus modeste, ne ménagent ni leurs peines ni leur dévouement pour contribuer au succès de cette œuvre essentiellement lyonnaise.

Les *Grands Magasins des Cordeliers* constituent, en somme, une des beautés de notre ville et c'est ce qui nous a poussés à en parler un peu longuement.

~ **Sur la rive gauche.** — L'approche des fêtes de Pâques et de la première Communion entraîne, dans la vie citadine, un surcroît d'animation dont profite notre commerce, et les familles ayant à faire les dépenses qu'exigent ces cérémonies religieuses se préoccupent de savoir quels sont les magasins où il leur sera facile de trouver les mille objets qui leur sont nécessaires. Sur la rive gauche la chose est aisée. Les *Grands Magasins Universels*, en effet, offrent à leur clientèle un tel choix d'articles, une telle convenance dans les prix, une telle perfection dans la confection de tout ce qui sort de leurs nombreux rayons que nous ne saurions trop recommander à nos lectrices de visiter les *Grands Magasins Universels*, qui ont fait du cours de la Liberté l'une des plus belles artères dont s'honore notre ville.

~ Le doyen des chanteurs, M. Manuel Garcia, a célébré le 95<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Il se porte comme un charme et a assisté, au courant de l'hiver, à presque tous les concerts intéressants qui ont eu lieu à Londres.

~ Nous apprenons que M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, qui avait engagé M. Mondaud pour trois ans, vient de prolonger d'un an le contrat de l'excellent baryton et l'a cédé pour la prochaine saison au Théâtre de la Monnaie. C'est à la suite de l'audition de *Tristan et Yseult* au Grand-Théâtre, que MM. Kufferath et Guidé, les deux directeurs du Théâtre de la Monnaie, ont tenu

à s'attacher M. Mondaud qui est engagé tout spécialement pour chanter *Don Juan*, les *Maîtres Chanteurs* et la *Valkyrie*.

~ A Polzin (Prusse) est mort, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le ténor Amandus Kaps, qui était autrefois fort connu et même populaire sur les scènes lyriques d'outre-Rhin, surtout à Hambourg, où il a chanté pendant de longues années.

~ Un chanteur qui a joui d'une belle réputation en Italie, le ténor Giuseppe Villani, vient de mourir à Chieti, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était né à Foggia en 1822. Fils d'un officier de marine et destiné au barreau, les événements se chargèrent de modifier son avenir. D'abord chanteur d'église, puis simple choriste dans un petit théâtre, le hasard lui permit un jour de se révéler, et bientôt il se fit une situation importante. Son talent, de nature variée, le faisait remarquer aussi bien dans l'opéra bouffe que dans l'opéra sérieux, et il se faisait applaudir également dans *Don Pasquale* et dans *Guillaume Tell*. Plus tard, son ténor se transforma en baryton. Villani poursuivit sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans.

~ Une jeune pianiste d'avenir, ancien premier prix du Conservatoire de Lyon et élève de Delafosse, le virtuose parisien, a donné dimanche, salle de l'Europe, un concert avec orchestre, fort réussi. M<sup>lle</sup> Dusserre possède un mécanisme très sûr, un jeu brillant et coloré. Elle a interprété de façon fort satisfaisante le *concerto* en mi de Chopin et la *Fantaisie hongroise* de Liszt, ces deux œuvres avec orchestre, puis seule, des pièces de Schumann, Chopin, Delafosse et Louvier. M<sup>lle</sup> F... a chanté avec une voix très pure et une méthode parfaite l'air du *Freyschütz* et une fort gracieuse mélodie de Ch. Widor, le *Doux Appel*.

L'orchestre, composé d'une notable partie des musiciens des Concerts symphoniques, a fort bien enlevé, sous la conduite de M. Jemain, une *marche* de ce dernier, fort intéressante par sa facture harmonique et instrumentale, et une *Danse hongroise* de Brahms.

~ Voici l'état, au 1<sup>er</sup> janvier 1900, des prix décernés par l'Académie des sciences :

**Prix Lebrun.** — Ce prix, fondé en 1895, par le prince Lebrun, associé honoraire de l'Académie, consiste en une médaille d'honneur qui est destinée aux inventeurs de procédés utiles au perfectionnement des manufactures lyonnaises, ou aux auteurs de découvertes qui intéressent l'industrie en général et celle de la soie en particulier. Les concurrents ne sont assujettis à aucune condition d'âge, ni d'origine.

Ce prix sera distribué en 1900, s'il y a lieu. Les envois pour le concours doivent être parvenus à l'Académie avant le 1<sup>er</sup> juin.

**Prix Dupasquier.** — Ce prix, fondé en 1873 par feu Louis Dupasquier, membre titulaire de l'Académie, est accordé annuellement et à tour de rôle à un architecte, un peintre, un sculpteur, un graveur lyonnais. Cette année, le prix sera de 300 francs et il sera décerné à la sculpture.

Les œuvres présentées au concours doivent être déclarées à l'Académie avant le 1<sup>er</sup> juin. Les candidats ne doivent pas avoir dépassé l'âge de vingt-huit ans, sauf les architectes, pour lesquels la limite d'âge est reculée à trente-cinq ans.

**Fondation baron Lombard de Buffières.** — Cette fondation, qui date de l'année 1882, a été créée par M. Lombard de Buffières, ancien conseiller de préfecture, avocat à la Cour d'appel de Lyon, en vue d'honorer et perpétuer la mémoire de son père, M. le baron Jean-Jacques-Louis Lombard de Buffières, ancien député de l'Isère. Le revenu annuel doit être employé « de façon à développer dans l'enfance le respect et l'observation de ses devoirs ». L'Académie affectera la somme de 5 000 francs, en 1900, à des récompenses accordées aux instituteurs et institutrices les plus méritants dans les départements du Rhône et de l'Isère (arrondissements de Vienne et de la Tour-du-Pin).

Les titres et indications à l'appui de chaque candidature devront être adressés à M. le président de l'Académie, avant le 1<sup>er</sup> juin, terme de rigueur.

**Fondation Livet.** — Cette fondation, instituée par M. Clément Livet, négociant à Lyon, en 1887, consistera cette année en une somme de 3.000 francs, destinée à récompenser, sous le nom de

« prix de vertu », un acte de dévouement soutenu, ou spontané, un grand service rendu à l'humanité, et cela sans préférence de sexe.

Les renseignements et indications, pour le concours de 1900, doivent être adressés à M. le président de l'Académie, avant le 1<sup>er</sup> juin, terme de rigueur.

**N. B.** — Pour tout ce qui concerne les prix de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, s'adresser au secrétariat général, Lyon, place des Terreaux, palais Saint-Pierre (bibliothèque).

~ Aujourd'hui que le développement des forces physiques est la question à l'ordre du jour, nous recommandons à nos lecteurs l'usage de l'*Exerciser*, qui est en vente dans les salles de dépêches S. P. A., 23, place des Terreaux, 16, rue Confort, à Lyon, et 7, rue du Général-Foy, à Saint-Etienne.

~ On apprend que M. Humperdinck, dont nous avons annoncé la grave maladie, est complètement rétabli et qu'il est en train de terminer un opéra-comique dont il cache soigneusement le titre. Cette fois-ci, ce n'est pas sa sœur qui lui en aura fourni le livret, comme pour *Hensel et Gretel*, mais bien son père. Quel bonheur pour un compositeur d'avoir un père et une sœur aussi versés dans le librettisme ?

~ Le chœur philharmonique de Berlin, dirigé par M. Siegfried Ochs, vient d'exécuter le *Requiem* de Berlioz avec un succès extraordinaire. En 1843, lors de la première exécution de cette œuvre à Berlin, sous la direction de Berlioz, le compositeur ne disposait que de 120 choristes et arrivait à peine à former son orchestre. Cette fois les chœurs comptaient plus de 400 chanteurs des deux sexes et la composition de l'orchestre n'offrait pas la moindre difficulté.

~ Le violon du fameux virtuose hongrois Reményi, mort récemment, mais dont le souvenir est conservé par ses relations avec Liszt et avec Brahms, et qui eut son heure de célébrité surtout en Amérique, a été vendu à un violoniste de New-York, au prix de 6.000 dollars, soit 30.000 francs. C'est beaucoup, mais on peut se rappeler que le violon de Wilhelmj a trouvé en Amérique acheteur à 50.000 francs.

~ **Concert.** — Le jeudi 22 mars, dans la grande salle des fêtes littéralement bondée, les professeurs et la chorale de l'institution des Minimes donnaient leur concert annuel.

La première partie du programme était réservée au *Chemin de Croix* d'Alexandre Georges. La chorale a exécuté avec beaucoup d'ensemble les chœurs de cette délicate partition, et les soli confiés aux voix fraîches des soprani ont été fort bien rendus. Tous nos compliments à M. Berlioz, le maître de chapelle de l'institution, qui a dirigé avec une rare autorité cette œuvre très vétilleuse, et nos sincères félicitations à MM. Maillot et Léon Orceel, qui ont détaillé avec beaucoup de charme et de style les pages exquises écrites pour harmonium et piano.

La seconde partie, purement instrumentale, a eu sa large part de succès et parmi les artistes rappelés, il convient de citer M. Berthet, l'excellent flûtiste, M. Laprat, le clarinetiste, qui a fait apprécier une fois de plus sa jolie qualité de sons, et M. Léon Orceel, le distingué pianiste, qui a interprété avec son talent très personnel différentes pièces de Fauré et de Schütt.

~ **Société photographique de Lyon.** — On nous informe que la séance d'inauguration de cette nouvelle Société d'Amateurs Photographes a eu lieu samedi soir, 7 avril courant, dans ses locaux, rue Saint-Dominique, 2.

Des renseignements qui nous sont communiqués, il résulte que son installation, très intéressante, comporte, outre une magnifique salle de pose, un nombre important de laboratoires, appareils et accessoires de tous genres.

Cette Société espère grouper plus de deux cents sociétaires, qui, pour une cotisation relativement modeste, 25 francs par an, trouveront des avantages matériels et des éléments sérieux d'étude.

Nous lui souhaitons une entière réussite.

Le Gérant : GOJON.